

Un cœur aimant rassasie tous les désirs de l'esprit.
Novalis.

PREMIÈRE PARTIE
DE LÜBECK À VIENNE

LA *Madone sixtine* contre mon cœur! se dit le jeune homme, en remettant à côté du portrait de sa fiancée, dessiné de sa main (encore trop maladroite à son gré), la précieuse gravure de Raphaël. Le portrait d'Elisa, il l'emportait en gage de leur amour, tel un talisman qui le guiderait sain et sauf, à travers les barrières naturelles des fleuves et des montagnes et les obstacles élevés par la guerre, jusqu'à son but lointain - bien que, à elle comme à ses propres parents, il eût caché sa fuite. La *Madone sixtine*, il la tirerait de son portefeuille à chaque étape également et la poserait sur sa table de chevet, afin d'avoir tous les jours sous les yeux son idéal artistique, l'image miraculeuse qui avait décidé de sa vocation.

Comme elle est belle! Avec quelle noblesse elle marche sur le tapis de nuages qui la soutient dans les airs, et de quel mystère ineffable, malgré la précision de la ligne qui dessine chacun des plis de sa robe et du voile arrondi derrière son épaule, elle rayonne sur ce fond de ciel doré! « Tu oublies encore l'Enfant! » lui disait Elisa chaque fois qu'il essayait de lui décrire sa toile préférée et qu'il omettait, en effet, de mentionner le bébé nu qu'elle enveloppe de ses bras. Il ne voyait qu'elle, la douce, la tendre Madone, son visage à la fois proche et absent, ses yeux grands ouverts mais sur un objet invisible. Au lieu qu'elle fût pour lui une Mère à l'Enfant, telle que Raphaël, Elisa faisait bien de le lui rappeler, l'avait peinte, il préférait la contempler comme une Vierge lointaine et inaccessible, une pure Idole, une Etoile du ciel suspendue très haut dans le firmament.

Et deux cent soixante-quinze thalers en poche! ajouta-t-il en se retournant sur le pont pour embrasser d'un dernier regard sa ville natale. Moment angoissant du départ, peut-être de l'exil! Pourquoi repensait-il, à un groschen près, au montant de son pécule, en cet instant solennel, quand il aurait fallu s'abandonner à la pure émotion? Toujours ce besoin de compter, de mettre de l'ordre, de s'appuyer sur des chiffres, comme si le monde était un gouffre sans fond et qu'il dût se rassurer contre la peur du vide en se délimitant un petit territoire soigneusement balisé. En quoi il se montrait un vrai fils Overbeck, si désagréable que lui fût cet aveu. Il avait pris cette grande décision de quitter en cachette sa famille et sa fille sans prévenir aucun de ses proches, mais ne pouvait s'empêcher de relever en lui, même si l'échelle était différente, la même contradiction qui l'avait tant choqué chez son père le jour où il l'avait découvert plongé dans le Pentateuque, version hébraïque et version allemande posées côte à côte sur ses genoux, non pas dans le but d'élever sa pensée par la méditation du texte saint, mais pour vérifier, en prenant un chapitre pour échantillon, si le *A* allemand se trouve sept fois plus souvent dans la Bible de Luther que l'aleph dans la Bible d'Israël, selon les calculs des massorètes juifs.

Lübeck s'étalait blanche et rose dans la pâleur du matin. Il regarda tour à tour les sept clochers dont les fines aiguilles accrochaient de leur pointe l'étope grise des nuages. A gauche la Jacobikirche, dont quatre boules de cuivre surmontent les quatre coins de la tour; puis les deux flèches jumelles de la Marienkirche, la plus haute, la plus belle, où il avait chanté enfant; ensuite le campanile plus trapu de l'église Saint-Pierre, flanqué des quatre gables qui ornent le pied de sa flèche; derrière, Saint-Egide, qui, plus modeste, s'élève à peine au-dessus d'un rideau de peupliers; à droite, enfin, les deux clochers jumeaux de la cathédrale. Sept tours roses surmontées de sept pointes effilées. Au-dessus des toits il ne les verrait plus jaillir, ni dans l'eau tremblante des canaux onduler. Retournerait-il un jour dans sa patrie? Combien de fois le petit Friedrich avait-il entendu raconter que le citadin, rentrant chez lui après une longue absence, bénissait le Seigneur de lui envoyer, à une lieue de distance, le septuple signal qu'il touchait au but! Le jeune garçon, cependant, avait réfléchi très tôt sur la présence de ces sept clochers alignés les uns à côté des autres, et sur l'esprit qui avait présidé à leur construction. Pour lui, il ne s'agissait pas seulement de réchauffer le cœur du voyageur en lui montrant de loin l'emplacement de son foyer. C'est une autre sécurité, bien plus importante et précieuse, que ces sept lances plantées dans le ciel offraient au natif de Lübeck.

Il en avait parlé avec Franz, son ami de Francfort, son double, son *alter ego*. Originaire d'une région finement découpée par le cours sinueux de rivières et de fleuves vers lesquels s'inclinent des collines escarpées, Franz s'était enthousiasmé pour cette ville basse et pour ce paysage égal à perte de vue, sans se rendre compte à quel point, pour celui qui ne se contente pas d'y passer un mois de vacances mais est condamné à y vivre toute l'année, peut être déprimant le spectacle d'une étendue sans contours ni reliefs. Entourée de bras de rivières et de canaux, au milieu de ce dédale aquatique qui annonce l'embouchure de la Trave, par surcroît pluvieuse et noyée dans une grisaille perpétuelle, Lübeck ne pouvait plaire qu'à un esprit formé au contact revigorant des gais coteaux du Rhin, du Main, du Neckar.

« Comme j'aime cet horizon que rien de pittoresque ne relève et qui ne paraîtrait monotone qu'à ceux qui n'aspirent pas, comme nous, à l'infini! » disait Franz de sa voix douce et chantante, en s'arrêtant pour contempler au bout d'une rue la plaine qui commence après les dernières maisons. Les arbres eux-mêmes, tous ployés dans la même direction et couchés presque à l'horizontale par le vent qui souffle en permanence de la mer, semblent se refuser à leur rôle de jalons. Pendant des heures et des heures, on peut se promener dans les campagnes du Holstein, sans rencontrer un obstacle où l'œil s'accroche, où l'esprit se

ressaisisse. Les deux amis n'avaient pas eu besoin d'aller jusqu'à la plage qui borde à quelques lieues au nord la Baltique, pour éprouver la sensation étrange, non pas de marcher sur une terre ferme, mais de flotter en pleine mer, ballottés par les éléments.

Friedrich lui aussi, comme Franz et comme tous les Allemands de leur génération, aspirait à l'infini, mais l'indéfini du paysage poméranien n'était pas l'infini des poètes qu'ils aimaient. Cet indéfini lui causait une sensation de malaise. Il n'aurait su expliquer la différence entre infini et indéfini, sinon en faisant remarquer à Franz (mais il n'avait pas osé, tant l'intimidait cette sorte d'extase panthéiste à laquelle s'abandonnait son ami le long des dunes battues par l'ouragan) que certains de leurs écrivains préférés, ceux qui, à la différence du raisonneur, toujours maître de lui et un tantinet « grand pontife » Goethe, leur avaient ouvert les portes du rêve, Holderlin avec ses odes et ses hymnes, Bren-tano et Achim von Arnim avec les contes populaires du *Cor enchanté de l'enfant*, avaient composé leurs œuvres dans la vallée du Neckar, au milieu de ce décor resserré de collines, de falaises et de vignobles. Et plus précisément à Tübingen et à Heidelberg, villes aux ruelles en pente et tortueuses, cités « pittoresques » s'il en fut, bien que ce cadre, assurément moins grandiose que les landes et les tourbières des environs de Lübeck mais sans doute plus propice à la création, n'eût pas empêché ces auteurs de découvrir qu'il y a plus de choses au ciel et sur la terre que ne le soupçonnent, avec leurs « Lumières » qui n'éclairent que dans une seule direction, les philosophes et encyclopédistes français.

Sept clochers en pointe juchés au faite de tours élancées, sept flèches jaillissant à la verticale et visibles de loin au-dessus de l'étendue uniformément plane, voilà de quelle manière les ancêtres de Friedrich avaient rendu supportable le séjour dans un pays aussi dépourvu d'accidents. S'il était naturel, pour un jeune homme qui se destinait à la peinture, d'éprouver le besoin d'arrêter son regard sur des formes précises, ses concitoyens, par simple réflexe de sécurité, avaient ressenti une exigence analogue. Le batelier qui pousse son embarcation sur la Trave, la pâtissière qui confectionne avec des amandes et de l'eau de rose le massepain, spécialité lubeckoise depuis le Moyen Age, le titulaire de l'orgue de Buxtehude dans la Marienkirche, cet instrument magnifique qui avait étendu encore plus loin la réputation de Lübeck, les portefaix et les comptables qui, jusqu'à l'établissement du Blocus continental, se pressaient sur les quais autour des navires arrivés de France chargés de futailles de vin de Bordeaux, et qui maintenant attendent à la porte de l'octroi les diligences en provenance de la Bourgogne ou de la vallée du Rhin, Herr Overbeck lui-même, bourgmestre de la ville et père de notre héros, tous se sentiraient perdus si, en levant les yeux autour d'eux, ils ne pouvaient les poser sur un certain nombre de points de repère bien distincts. Les sept clochers ne servaient pas seulement à chanter la gloire de Dieu, comme eût dit la mère de Friedrich, mais d'abord à jalonner la perspective, à structurer l'espace, à ressaisir ce qui se présentait devant le regard comme dissous. Il avait fallu se battre contre l'indéterminé, contre l'illimité, inscrire des volumes nets dans le vide de la plaine.

Les rues de Lübeck étaient petites et étroites, pour une ville où le terrain ne manquait pas, contrairement aux cités de l'Allemagne rhénane, tassées par force sur elles-mêmes, entre le fleuve et la colline. Même la Mengstrasse, qui devait être une des plus cotées et des plus chères, puisque le bourgmestre Overbeck et le sénateur Böhlke y occupaient deux maisons voisines, eût paru étriquée à celui qui n'aurait pas été sensible à l'avantage de marcher entre deux parois rapprochées. Seule la place de l'Hôtel-de-Ville, que Friedrich évitait pour cette raison, disposait d'une étendue un peu spacieuse, mais partout ailleurs on avait à portée de main un mur, sur lequel on pouvait s'appuyer, qu'on pouvait toucher. Friedrich, plus que tout autre, éprouve le besoin de se rassurer par le contact de la pierre ou de la brique. Il a toujours aimé, au cours de ses promenades, même en dehors des jours de brouillard où cette précaution devient une nécessité, effleurer du doigt les façades qu'il côtoie. Sur le pont où il se trouve à présent, il regarde les hirondelles, revenues depuis une semaine de leur séjour hivernal en Turquie, descendre en vol plané et raser la surface de l'eau, contribuant involontairement, comme les nuages qui filent vers Hambourg chassés par le noroît, à étirer les lignes du paysage. Ce qui eût été poésie pour Franz et l'eût transporté du même enthousiasme que la Longue Nuit inspirait à l'auteur des *Disciples à Sais*, n'était pour lui que manque, absence, vague, défaut de contours et source d'inquiétude.

Aussi avait-il hâte de descendre vers le sud à la découverte d'un monde au relief dessiné plus fermement. Comme lui paraissait pertinente, au moment de se mettre en route, cette autre trouvaille des architectes lubeckois pour lutter contre l'indécis et le flou de la nature! Des façades rectangulaires, comme dans les autres villes, n'auraient pas découpé l'espace avec une précision suffisante. Ils les avaient donc taillées en pignons. La plupart à redents, qui montaient comme des marches et se profilaient contre le ciel. L'œil suivait une série d'angles droits bien tranchés, la façade se resserrait peu à peu vers le haut, une sorte de créneau occupait le sommet, on avait la sensation roborative de s'être élevé selon une direction donnée, d'avoir atteint un but.

Le plus beau de ces pignons à redents était sans conteste celui qui surmontait la maison voisine de celle de Friedrich; et non seulement parce que sous ce toit habitait celle qui s'était promise à lui, Elisabeth Böhlke sur les registres de la paroisse, Elisa pour son fiancé. Dans le dessin résolu des marches, dans le profil des découpures, si net qu'elles paraissaient sculptées au ciseau, il se plaisait à reconnaître la même énergie et la même détermination que chez la jeune fille. En elle coulait le sang vigoureux de la bourgeoisie hanséatique, dans ses yeux brillait la volonté lucide d'une race de négociants, d'échevins et de sénateurs. Il savait qu'il pouvait compter sur elle et que son départ inopiné n'entamerait pas la confiance qu'elle avait en lui, tant, chez la fille du sénateur Böhlke, les accidents de la vie privée et les sentiments personnels semblaient relégués au second plan d'une existence consacrée d'abord au service de la famille, de la lignée, de la cité.

Il eut néanmoins peur de s'être forgé d'Elisa l'idée trop simpliste qu'il avait besoin d'emporter pour se prémunir contre l'appréhension des conséquences qu'elle pourrait tirer de sa fuite. Bien qu'elle s'appelât aussi Elisabeth, il ne fallait pas la confondre avec celle qui s'était morfondue en prières chez son oncle le landgrave de Thuringe, le temps que Tannhäuser eût

épuisé les joies du Venusberg. Les mêmes qualités de solidité morale, de bon sens pratique, de fidélité aux coutumes de leur milieu de commerçants et d'armateurs, qu'il admirait dans son caractère, ne la prédisposaient sans doute pas à jouer le rôle d'une recluse, prête à attendre sans bouger de sa chambre, comme dans les contes de chevalerie, la réapparition de l'absent. Mais non : il lui suffit de jeter un nouveau coup d'oeil sur son portrait et de voir avec quel soin elle tresse la lourde masse de ses cheveux blonds, selon la très longue et compliquée méthode transmise par son arrière-grand-mère, quitte à recommencer chaque matin ce travail fastidieux, pour comprendre qu'il n'aura pas à douter de sa constance et qu'elle ne se rebellera jamais contre les traditions.

Le pignon paternel n'était pas à redents mais en cloche, variante intéressante pour l'étudiant en beaux-arts, apparue plus tardivement et signe d'un goût plus raffiné. Les deux rampants incurvés qui encadraient la fenêtre unique du dernier étage marquaient l'avènement de la ligne courbe dans l'architecture du Nord. Cintrées également les fenêtres de la maison Overbeck, en regard des croisées rectangulaires de la maison Böhlke. C'est en comparant les deux façades contiguës que le jeune homme avait compris la finalité de tout art : donner une forme à l'infini, condenser l'espace en surfaces et en volumes précis dont l'oeil puisse saisir les contours, substituer à l'indétermination de la nature la précision de la ligne, l'évidence du trait. Les Allemands, plus simples, n'avaient imaginé que les lignes à angle droit. De l'Italie, terre des architectes et des peintres, patrie de Raphaël et de ses tendres sinuosités, ils avaient importé ensuite la courbe. Mais le but était le même : tirer l'homme de la frayeur qu'il éprouve à flotter sans amarres, sur la mer de l'indéfini.

Au bruit des thalers qu'il recomptait machinalement du bout des doigts, le jeune homme rougit. Ne généralisait-il pas en attribuant à l'ensemble des artistes une angoisse qui lui appartenait en propre? Il avait toujours besoin de dénombrer, de calculer : non par avarice ou peur de manquer, car cette habitude s'étendait à bien d'autres domaines que celui de l'argent. Ainsi, ne venait-il pas d'énumérer les noms des sept églises de Lübeck, au lieu de leur adresser l'adieu rêveur et poétique de celui qui part au loin? Et maintenant, pouvait-il s'empêcher de tirer sa montre du gousset et de consulter l'heure, afin de se souvenir à une minute près du moment où il aurait tourné le dos pour franchir le pont? Dès l'enfance, au bord de la mer, quand Elisa folle de joie courait après les papillons, il essayait de retenir le lieu de la plage où ils avaient ri ensemble. Plus tard, lorsque leur camaraderie s'était transformée en un sentiment plus mûr et plus profond, il s'efforçait de fixer dans sa mémoire chacun des endroits où ils se promenaient, avec la configuration exacte du terrain, le nombre et l'essence des arbres, la variété des fleurs dont elle ornait ses cheveux, et bien des fois leur sortie prenait fin sans lui avoir permis de se dire simplement : comme je suis heureux avec elle! Quel bonheur de nous aimer! Devant un arc-en-ciel, il ne tombait pas en extase, comme son ami Franz, il décomposait soigneusement les couleurs. Une éducation mentale, une pente de son esprit à garder le contrôle de soi.

La longue route qu'il s'appropriait à faire à pied vers Berlin lui laisserait tout le temps de se demander si au peintre qu'il voulait devenir nuirait cette prudence émotive, ce manque d'abandon, cette résistance à l'effusion non maîtrisée, ou si au contraire il n'y avait pas à tirer profit d'une telle aptitude à entrer dans le détail, à figurer, à polir.

D'une tour à l'autre, les cloches de la ville s'ébranlèrent Friedrich enfonça le menton dans le col de sa redingote : pour se protéger de la pluie qui s'était remise à tomber, ou par crainte d'être reconnu? Les carillons sonnaient le réveil de la ville et la reprise des activités commerciales. Un employé de son père pouvait fort bien apercevoir le jeune homme à cette heure insolite et dans cette tenue de voyage, et courir jusqu'à la peu distante Mengstrasse pour donner l'alarme.

Il pivota sur ses talons et se mit à descendre, le plus lentement possible, l'autre moitié du pont. Le bruit des cloches et des orgues avait bercé son enfance, et peut-être n'entendrait-il jamais plus cette qualité particulière de son qui débute par un tintement cristallin dont les ondes s'étouffent peu à peu dans la brume. Devant lui, le portail fortifié du Holstentor, sous lequel il devrait passer pour prendre la route de Prusse, était encore barré par la chaîne qui interdit pendant la nuit le transit des marchandises. Il contempla les énormes tours jumelles qui flanquent l'arc voûté de la porte, les trois étages d'arcatures et les frises ornementales de céramique. A gauche, alignées le long de la rivière, les vieilles maisons roses à pignon triangulaire du grenier à sel, denrée soumise à l'octroi, rappelaient elles aussi, par l'élégance de leurs façades parées de fenêtres blanches à petits carreaux brillants, comment la bourgeoisie d'affaires de Lübeck n'avait pas accepté de s'enrichir sans contribuer à l'embellissement de la ville, par un judicieux compromis entre la fonction lucrative et l'agrément esthétique.

Une douzaine de cygnes, la tête enfouie dans les plumes, dérivèrent silencieusement sous le pont. Un tableau idyllique, et qui eût augmenté les regrets du voyageur, s'il n'avait aperçu la petite escouade de douaniers en uniforme français qui arrivaient pour leur tour de garde et décrochèrent la chaîne devant les premières charrettes.

Friedrich serra les poings à la vue des pantalons blancs et des baudriers bleus. Des tombereaux de sable destiné à la réfection de l'antique hospice du Saint-Esprit, en provenance des plages de la Baltique, passèrent en file indienne sous le portail, devant les douaniers qui d'une main paresseuse traçaient une croix sur le brancard avec un morceau de craie. Une des voitures, dûment estampillée, accrocha une borne au coin du pont et versa à moitié. Le conducteur poussa un juron, lâcha la bride du cheval, traversa le pont d'un trait, bouscula Friedrich et s'enfuit à toutes jambes vers la ville. Du Holstentor accoururent deux gardes. La poudre qui se répandait par terre paraissait trop claire pour du sable.

« Du sucre! Nom de Dieu, ils nous ont encore eus! » s'écrièrent les douaniers, dans la langue qui après avoir été celle de Voltaire et de Diderot fournissait aux subordonnés du contrôleur Bourrienne cette exclamation de dépit.

Guerres, pénurie et contrebande, voilà ce qu'avait gagné l'Europe à ne pas s'être méfiée à temps de la politique française. L'Allemagne avait accueilli avec enthousiasme les événements de Paris, Goethe salué à Valmy la naissance d'une ère nouvelle, Beethoven dédié à Bonaparte sa troisième symphonie. Emmanuel Kant, à trois cents kilomètres à l'est de Lübeck - puisque désormais les armées impériales avaient imposé le système métrique jusqu'à la Vistule -, Emmanuel Kant, qui avait l'habitude de

faire de droite à gauche le tour des remparts de Königsberg, changea le sens de sa promenade en apprenant que la Bastille était prise. Détail qui avait vivement frappé le jeune Friedrich : à cause de la date et à cause de l'impression faite sur lui par un des livres du philosophe prussien.

N'était-il pas né lui-même le 3 juillet 1789, onze jours avant le déclenchement du cyclone? Se sentir un enfant de 89 lui avait toujours paru exaltant : comment ne pas se croire promis à une grande destinée, quand on a commencé dans la vie en renversant des murailles qui résistaient depuis des siècles? Même aujourd'hui, en regardant ces deux petits Français qui, plus fidèles au tempérament économe de leur nation que sensibles au souffle de l'Histoire, se remplissaient les poches de sucre avant de courir au rapport, Friedrich ne pouvait renier ses emballements juvéniles ni regretter d'avoir étudié et de parler couramment leur langue. La jeunesse allemande, à vrai dire, se trouvait dans une situation bien inconfortable. Les mêmes mots qui avaient servi à rédiger la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen et à insuffler du Rhin jusqu'à l'Oder l'amour des libertés, propageaient maintenant les ordres d'un tyran qui avait asservi l'Europe à son pouvoir absolu. Pour Franz, qui la connaissait également, cette langue était trop claire et cernait les idées avec trop de précision pour exprimer l'essence des choses, toujours obscure et mystérieuse. Sans doute avait-il raison, si le débat devait se borner à une discussion sur la poésie. Chénier ne serait jamais qu'un froid versificateur en comparaison de Novalis. Mais Friedrich avait une dette personnelle envers Paris, et il était trop honnête pour la renier. Né entre les entrepôts et les magasins, marqué par sa famille (alors que son ami semblait flotter au-dessus de la terre, sans origines et sans attaches), soumis à l'influence luthérienne, enraciné dans les fortes traditions de la Hanse auxquelles ses fiançailles l'assujettissaient par un lien supplémentaire choisi de plein gré, il aurait probablement renoncé à la carrière d'artiste sans le stimulant de la Révolution française. S'il avait cédé à l'appel d'une haute ambition, s'il s'était mis en tête de peindre et de renouveler la peinture, si la force de s'enfuir de la maison au pignon en cloche l'avait jeté ce matin de bonne heure hors de son lit, n'était-ce pas pour relever le défi lancé à sa génération et prendre une part active à l'enfantement du monde nouveau?

Quel peintre serait-il? Pas un peintre du sublime mais, si Dieu l'aidait, un peintre du beau. Il avait trouvé chez Kant la définition de ces termes dans la *Critique de la faculté de juger*, ouvrage publié peu après sa naissance, comme si le philosophe avait voulu le déposer dans son berceau et le lui donner, écrit avec une élégance et une clarté qui démentaient sa réputation d'auteur difficile, pour l'aider à se comprendre lui-même. « Le beau naturel touche à la forme de l'objet, laquelle consiste dans sa délimitation; le sublime, en revanche, se rencontre dans un objet informe. » Est beau tout ce qui est défini, équilibré, mesuré, harmonieux, invite à une contemplation paisible et exerce sur notre âme un effet rassurant. « Quand la nature suscite l'idée du sublime, c'est le plus souvent à la vue de son chaos ou de son désordre et de sa désolation les plus sauvages, les plus dérégés, là où ne règnent que grandeur et puissance. » Est sublime tout ce qui n'a ni mesure ni limites, et, loin de ne nous remplir que d'émotions agréables, nous place au bord d'un déséquilibre vertigineux, où la frayeur se mêle étroitement au plaisir.

Les deux jeunes gens avaient assisté au spectacle grandiose d'une tempête sur la mer Baltique au bord de laquelle, sans doute, saisi lui aussi par le déchaînement des vagues et le fracas du tonnerre, le philosophe de Königsberg avait puisé l'inspiration de ces lignes. Même quand aucun orage ne s'abattait sur la plaine et qu'ils observaient dans le ciel la course des nuées grises qui s'étiraient jusqu'à l'horizon, Friedrich avait pu mesurer, à l'exaltation de Franz dont la tête renversée en arrière, les yeux fermés, les narines frémissantes exprimaient la stupeur ravie d'une âme livrée aux éléments, tout ce qui le séparait de son ami. « Le sublime n'est décidément pas pour moi », se dit-il en tirant pour la seconde fois de son gousset la montre en or dont le cadran s'ornait de chiffres gothiques et de deux aiguilles en forme de petites épées. « Il est sept heures et neuf minutes, et je suis bien aise que mon père m'ait acheté une montre qui marque l'heure avec autant d'exactitude », ajouta-t-il à l'instant où toutes les cloches sonnèrent à nouveau pour appeler au culte de la demie.

L'ondée tombait en abondance. Avant de s'engouffrer sous le portail au-delà duquel commencerait la nouvelle vie dont par sa réflexion ironique il s'efforçait de chasser l'appréhension, il aurait voulu croquer sur son cahier de dessin un des cygnes que sa lente dérive avait amené près de la berge. Le cou blanc et lisse se dressait aussi droit, aussi mince que les clochers de Lübeck au-dessus des toits. « Avec cette pluie... », murmura-t-il, déçu. L'oiseau tournoyait sur lui-même, sans infléchir la ligne immobile de son cou. Cet échantillon parfait du beau ne figurerait pas, comme un *incipit* encourageant, dans son album de voyage; et, pour se consoler, il ne pouvait même pas espérer qu'en descendant vers la Prusse il échapperait de sitôt aux horizons plats, aux tourbières, aux landes qui couvrent à perte de vue l'Allemagne du Nord.